



# COMME UN BEAU ROMAN D'AMOUR

Anne-Marie Pichette

«Elle se jeta dans ses bras et l'embrassa longuement». Pas très universitaire comme écrit littéraire, croyez-vous? Ce n'est pas ce qu'en pense un groupe de recherche du département d'études littéraires de l'UQAM. C'est pourquoi il a entrepris d'étudier 700 romans Harlequin.

**A**lors? Vous les condamnez? Voilà, lancée sur le ton d'une affirmation, la première question posée aux membres du groupe de

recherche Harlequin de l'Université du Québec à Montréal lorsqu'ils sont invités à parler de leur travail sur les romans d'amour Harlequin. Cela n'a pourtant pas été la mienne. De toute façon, j'en aurais été quitte pour une réponse négative.

«Il s'agirait de condamner des millions de lectrices qui lisent cette littérature» avance Julia Bettinotti, directrice du département d'études littéraires et responsable du groupe de recherche. «On ne se sentait pas le courage de le faire à cinq. Ni le courage, ni l'envie d'ailleurs», poursuit-elle en souriant. «Ce n'était pas le propos» appuie Hélène Bédard-Cazabon, membre du groupe Harlequin et co-auteure d'un mémoire de maîtrise sur la

typologie des personnages et les fonctions narratives du roman Harlequin, en collaboration avec Christiane Provost. Celle-ci rappelle l'immédiate réaction à cette réponse négative: «Bon, alors, vous les défendez?» «Mais on ne veut pas les défendre! On veut rendre compte de ce que c'est; pas plus, pas moins.»

Et que sont-ils donc ces fameux romans d'amour? Après trois ans de travail, le groupe de recherche, auquel sont également attachés, mais non présents à l'entrevue, Pascale Noizet, étudiante à la maîtrise en études littéraires, et Jocelyn Gagnon, auteur et détenteur d'une maîtrise en études littéraires de l'UQAM, est arrivé à une conclusion générale plutôt inattendue: les romans Harlequin sont bien plus des récits de chicane que des romans d'amour...

## Harlequin à l'université? Oh!

Si cette conclusion est surprenante, aussi étonnant est le choix de ce sujet en milieu universitaire. Et dans une perspective d'études littéraires, de surcroît! «Ce qui a choqué le milieu universitaire, c'est tout simplement qu'on s'occupe du roman Harlequin... en milieu universitaire!» explique Julia Bettinotti. Elle raconte, en riant, de quelle façon a surgi l'idée de travailler sur ce sujet contesté. «Ce n'est pas très universitaire, précise-t-elle, mais on va le dire quand même! En 1981-1982, j'ai pris une année sabbatique et, à un certain moment, je me suis rendue dans un Club Med pour me reposer. Comme je n'avais pas apporté assez de lecture, j'ai dû me rabattre sur la bibliothèque du Club Med. Il n'y avait que des romans Harlequin! Alors, il a bien fallu que je les lise, parce que je ne peux pas rester sans lire.» Et ce contact a créé un intérêt suffisant pour que la professeure en propose la lecture à ses deux





MARIO LA FONTAINE

Les membres du groupe de recherche Harlequin. Assis: Pascal Noizet et Julia Bettinotti; debout: Jocelyn Gagnon et Hélène Bédard-Cazabon. Christiane Provost, également membre du groupe de recherche, n'apparaît pas sur la photo.

étudiantes venues la voir au moment d'entamer leur maîtrise en disant: «Franchement, on ne veut pas travailler sur Anne Hébert!»

«Lorsque Christiane et Hélène discutait de leur sujet de recherche avec leurs collègues, c'était la rigolade.» Mais le groupe de recherche a été formé, les subventions ont été accordées. Et à la session d'automne 1983, Mme Bettinotti donne un cours de premier cycle sur les romans Harlequin qui attire une soixantaine d'étudiants. «Cours que je n'aurais sans doute pas pu donner si j'avais été une jeune professeure sans la permanence.» Les romans Harlequin amusent, intéressent ou provoquent, mais ne laissent pas indifférent. «Ils remettent en cause un certain nombre de choses sur la littérature. Il y a d'abord ce phénomène de lecture massive qui ne se produit absolument pas pour la Littérature (avec une majuscule). Bien sûr, c'est très flatteur de dire que les bons romans ne sont pas lus et que les mauvais le sont.»

De mauvais romans, les Harlequin? Deux cent quinze millions de livres produits en 1982, traduits en 13 langues, distribués dans 90 pays: la multinationale canadienne a créé un phénomène mondial et vertigineux depuis la parution de son premier roman d'amour en 1957.

Julia Bettinotti explique le discrédit jeté sur la production de la maison Harlequin malgré son succès éclatant: «Si la littérature populaire a acquis certaines lettres de noblesse avec les

romans policier ou de science-fiction, dont les universitaires s'occupent, la littérature pour femmes est toujours la Cendrillon, même à l'intérieur de la littérature populaire. C'est une constante. Ce que les femmes écrivent, c'est moins important. Ce type de romans d'amour est toujours considéré moins important que le roman policier alors que c'est le même type de structure qu'on met en place, en ce sens que c'est aussi très répétitif, fait en série. C'est toujours de la littérature de masse, mais c'est plus grave.»

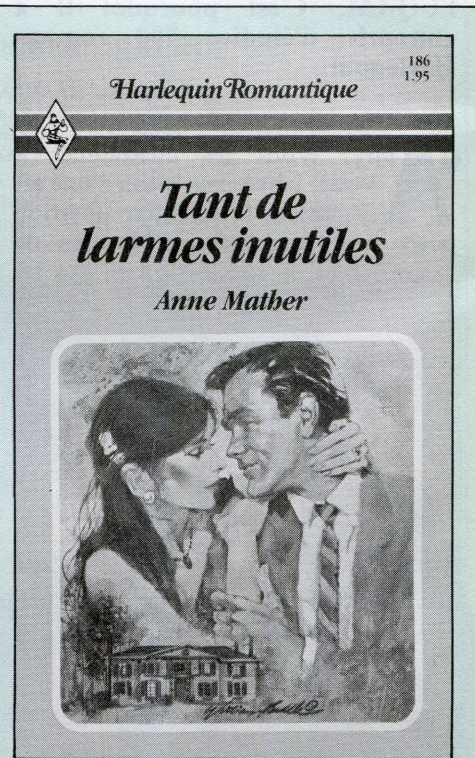
### Pourquoi un tel engouement?

À 99%, les lecteurs des romans Harlequin, sont des... lectrices. Pourquoi les femmes s'intéressent-elles à cette littérature, faite pour elles par des femmes (pour un auteur, il y a 250 auteures)? Parce que, selon le groupe de recherche, elle reflète fidèlement ce qu'elles sont. «Évidemment, il y a aussi une question d'identification, et parfois même le roman leur renvoie une image de ce qu'elles voudraient être. Mais, je ne pense pas que toutes les femmes qui lisent des romans Harlequin soient dans la situation de l'héroïne» nuance Julia Bettinotti. Le «romanesque» du roman mis de côté, c'est tout de même la réalité qu'on y découvre.

Et il semble, selon les conclusions du groupe de recherche, que la réalité ne soit pas toujours rose et sans nuages. Qui aurait cru que les idylliques couvertures glacées s'ouvraient sur des

chicanes? Mme Bettinotti précise que ceci se rattache, du point de vue de la théorie, à celle du sémioticien Greimas, «qui dit que le point central du récit est une confrontation polémique entre un sujet et un anti-sujet qui ont deux programmes narratifs différents». Cette différence peut s'exprimer, si on s'attarde, par exemple, à *Pamela de Richardson* paru en 1740, premier roman d'amour reconnu comme tel, de la façon suivante: lui qui veut coucher avec elle, elle qui veut le mariage et l'amour...

«Ce que nous avons trouvé, poursuit Mme Bettinotti, c'est qu'il y a un scénario de base qui est le même pour tous les romans Harlequin et que nous avons appelé d'une phrase célèbre anglaise «boy meets a girl». À l'intérieur de ce scénario de base, nous avons découvert cinq motifs récurrents et



«J'ai peine à croire que nous sommes devenus des étrangers l'un pour l'autre,» ajouta Glen. «Eh bien, tu te trompes!» répliqua Rebecca. «Le passé est bien mort, alors pourquoi cherches-tu à revenir sur ce qui n'est plus?» Impassible, négligemment adossé à la porte, il avait croisé les bras et la défiait. «Laisse-moi passer,» fit-elle. «Tu ne te préoccupes guère de mon état de santé...» (...)

toujours présents dans tous les romans Harlequin que nous avons lus. Ces motifs sont la rencontre, la confrontation polémique, la séduction, la révélation de l'amour (il faut bien qu'elle ait lieu après toutes ces chicanes!) et le mariage, inévitable...» La confrontation polémique, selon les statistiques compilées par le groupe, occupe 65% du texte contre 5% pour le mariage. Cette confrontation polémique, ces chicanes, vont de la petite dispute verbale jusqu'à des scènes de matraquage. Talon aiguille enfoncé dans le pied, coup de cravache ou cendrier jeté au visage du héros, ça joue dur en certaines occasions. Évidemment, pour que l'héroïne et le héros se disputent, il faut un point de départ. Il peut être extrêmement romanesque. Mais le point de référence donné par le groupe est qu'on ne questionne pas la présence d'Hercule

Poirot sur l'Orient Express justement au moment où un crime est commis. Et on ne questionne pas, non plus, dans le roman Harlequin, le point de départ de la chicane. Par exemple, une secrétaire américaine hérite de la moitié d'une île dans le Pacifique dont le héros possède l'autre moitié. Lui veut en faire un Club Med, elle un sanctuaire d'oiseaux. Les points de départ sont invraisemblables mais les chicanes, elles, sont vraisemblables.

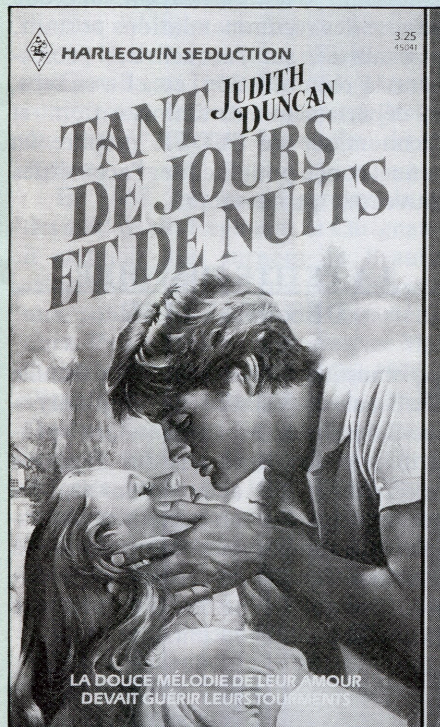
Et l'héroïne? «C'est une fille ordinaire», dit Hélène Bédard-Cazabon. Elle n'est pas passive, elle n'est pas mièvre. Elle a toujours un travail qui la rend autonome et indépendante. Elle n'est surtout pas la petite fille qui attend le mariage. Il y en a même qui ne veulent pas se marier et qui tombent dans le «filet» à la fin... Voilà qui tranche encore une fois avec l'image figée des romans Harlequin...

l'établissement des hypothèses, à la compilation, à l'étagage de la preuve et à la rédaction de l'ouvrage faisant état des résultats de la recherche. L'achat et la lecture se sont poursuivis jusqu'à la toute fin de la recherche, question de vérifier si tout était conforme et si le féminisme avait changé quelque chose à la structure des romans Harlequin. Julia Bettinotti croit que le discours féministe n'a pas modifié la structure. «On a toujours affaire à une confrontation polémique. Mais il a changé quelque chose aux termes de la confrontation polémique. Alors qu'autrefois les chicanes étaient surtout inspirées de sentiments très traditionnels, la jalousie par exemple, il y a de plus en plus de chicanes basées sur le fait que les deux personnalités sont très fortes.»

### Des romans à la remorque de la réalité

L'ouvrage rédigé par le groupe de recherche Harlequin a d'abord été accepté, puis refusé (trois chapitres étaient à la photocomposition!) par une maison d'édition féministe (paléoféministe dira Julia Bettinotti). Il aurait fallu condamner... Le groupe rencontre le même mur dès qu'il s'agit de s'adresser à des féministes. Pourquoi? D'autant plus que le groupe affirme dans son ouvrage que ce type de littérature présente les mêmes problèmes que les féministes dénoncent, c'est-à-dire la femme dans une situation d'infériorité sociale. Mme Bettinotti va plus loin: «Les personnages féminins des romans Harlequin des années quatre-vingt sont des intermédiaires nécessaires entre les anciens modèles des romans sentimentaux et le modèle de la femme autonome et indépendante, prôné par les féministes, que ces dernières voudraient bien voir véhiculé dans la littérature.» En fait ces romans d'amour ne véhiculent jamais d'idées avant-gardistes. Ils sont plutôt à la remorque de la réalité, suivant le courant; et c'est là le propre de toute littérature populaire. Selon le groupe, l'hostilité des féministes rencontrées ne peut que tenir au fait qu'elles n'ont jamais lu de romans Harlequin!

Ou peut-être le plaisir évident que les membres de l'équipe manifestent lorsqu'elles relatent leur recherche paraît-il suspect? «Nous nous sommes amusés» affirme Mme Bettinotti et elle cite Greimas: «La sémiotique, c'est gai!» ■



**«Il attira la jeune femme sur ses genoux pour l'envelopper fermement de ses bras. «Mon Dieu, ma chérie... Comme tu m'as manqué! Si tu savais combien de fois j'ai rêvé de te tenir ainsi...» Il respira profondément et Jillian sentit son torse se soulever. Elle avait l'impression de déborder littéralement d'amour. «Oh, Jacob! J'avais tellement peur de ne plus te revoir...» (...)**

### Un corpus de 700 romans

«Mais on n'a pas découvert ça du premier coup» intervient Christiane Provost. Parce qu'avec une recherche de ce type, sur un tel sujet s'effectuant pour la première fois, tout était à faire. Pendant la première année, le travail en fut un de lectures, d'annotations, d'essais de modèles et... d'achat du corpus! Deux subventions internes et une du Conseil de recherches en sciences humaines ont servi à l'achat des 700 romans constituant le corpus. Parce que, bien sûr, aucune bibliothèque qui se respecte n'a la collection Harlequin... Cette période d'achat a signifié aussi chasse aux trésors, les romans devant couvrir toute la production de 1964 à aujourd'hui. L'équipe a fréquenté ventes de garage, marchés aux puces, foires, pour découvrir que le roman Harlequin est mieux coté que les classiques! Et qu'il se vend plus cher... L'équipe a retenu principalement des exemplaires de deux collections, Harlequin et Harlequin romantique, et a choisi plus particulièrement les cinq auteures les plus traduites. Les livres ont été achetés en français et en anglais pour vérifier si la traduction modifiait le contenu. Il semble que non. Au total, 700 romans ont été analysés sur une production de 10 000. Et dire que le groupe s'est fait reprocher l'éten due de son corpus!

Les deux années qui ont suivi cette période de débroussaillage ont servi à